



Festival del film Locarno

Curling

UN FILM DE DENIS CÔTÉ



REVUE DE PRESSE

Le Monde, Jean-François Rauger

Libération, Philippe Azoury

La Croix, Jean-Claude Raspiengeas

L'Humanité, Jean Roy

Télérama, Mathilde Blottière

Les Inrockuptibles, Romain Blondeau

Le Canard Enchaîné, David Fontaine

Les Cahiers du Cinéma, Florence Maillard

Positif, Vincent Thabourey

Studio Ciné Live, Xavier Leherpeur

EN SALLES DEPUIS LE 23 OCTOBRE 2011

Sous le froid, la folie qui sommeille

Le réalisateur québécois Denis Côté joue très subtilement avec les codes du cinéma



Cela commence comme un film simplement naturaliste. Et puis, subrepticement... CHRISTIAN PERRAULT/CAPRICCI FILMS

Curling

Une route couverte de neige, un vent glacé, une température que l'on devine inhumainement basse, deux silhouettes qui cheminent dans ce paysage quasiment extraterrestre. Les premières images de *Curling*, cinquième film réalisé par le Québécois Denis Côté, mais premier à connaître les honneurs d'une distribution en salles en France, propulsent le spectateur dans un monde rude et inconnu. Mais sa singularité n'est pas la conséquence d'un exotisme géographique ou culturel, elle réside plutôt dans la manière avec laquelle il semble échapper aux catégories cinématographiques connues en faisant mine, peut-être, de les embrasser toutes.

Les deux personnages qui marchent ainsi dans la neige, dans les premières secondes, sont un homme, Jean-François Sauvageau, et sa fille de douze ans. On apprend vite qu'il élève seul celle-ci, qu'il ne l'envoie pas à l'école, préférant assurer son éducation, tout en s'occupant de la maintenance d'un

motel isolé. Peu disert, impénétrable, il semble partager son temps entre son travail et un bowling le samedi soir, lorsque ses amis ne tentent pas de l'inviter à faire des parties de curling, ce jeu qui consiste à faire glisser un palet sur la glace afin de le placer le plus près du centre d'une cible dessinée sur le sol.

Au premier abord, *Curling* semble jouer la carte d'un réalisme austère, d'un naturalisme s'appuyant sur une authenticité attestée par l'apparente banalité des situations, la nullité de ce qui advient, par le fait enfin que le cinéaste ait fait appel à deux acteurs véritablement père et fille pour incarner les personnages principaux. La mise en scène, usant de plans longs et de discrets recadrages en fonction des déplacements des protagonistes, introduit une dimension atonale et épurée.

Pourtant, progressivement, quelque chose d'imperceptible semble faire dérailler la réalité. Des taches de sang souillent le plancher d'une chambre du motel. L'homme s'éloigne quelque temps, pour une raison inconnue,

laissant sa fille seule. Celle-ci découvre dans les bois des cadavres gelés au milieu desquels elle s'allonge régulièrement. Qui sont-ils ? Que font-ils là ? Le naturalisme de départ est ainsi insidieusement souillé par une menace insaisissable et semble subtilement contaminé par quelque chose qui viendrait du film d'horreur alors qu'un

Alors, on prend soudain conscience de se trouver face à une variation brillante, originale, inattendue de « *Psychose* »

certain nombre d'éléments provenant, eux, d'un cinéma conceptuel, influencé par l'art contemporain, paraissent tout autant infecter l'univers d'origine.

L'originale beauté du film de Denis Côté réside fondamentalement dans cette manière avec laquelle une noirceur indéchiffrable, marquée par la folie, l'inceste et la mort, s'insinue dans un systè-

me qu'elle corrode inexorablement, sans toutefois s'imposer jamais. Car *Curling* est un film ouvert et mystérieux où l'on ne trouvera aucune des révélations et explications rassurantes qui viendraient consoler un spectateur gavé de clichés et effrayé par l'imaginaire, le vrai.

On ne saura jamais, ainsi, la raison de l'existence de ces corps gelés, formant comme une installation artistique, entassés dans la forêt. Et l'on prend conscience soudain de se trouver face à une variation brillante, originale et inattendue de *Psychose*, un remake où l'on aurait substitué au couple mère-fils un tandem père-fille et d'où l'on aurait retiré toutes les conventions et effets qui allaient fonder, pour le meilleur et pour le pire, la descendance cinématographique du chef-d'œuvre d'Hitchcock. On ne voit pas un tel travail cinématographique tous les jours. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film canadien de Denis Côté. Avec Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc Lafortune. (1h32.)

«CURLING», SEULE GOSSE

NEIGE Le Québécois Denis Côté explore la relation d'un père solitaire et sa fille, qui s'ouvre au monde.

CURLING de DENIS CÔTÉ

avec Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc LaFortune... 1h 32.

La situation dans laquelle est immergée la réception en France des films du Québécois Denis Côté est un paradoxe. Repéré par beaucoup comme un des cinéastes les plus excitants du moment, et ce dès son premier long métrage en 2005 (*les Etats nordiques*, léopard d'or à Locarno), fêté à Cannes (en 2009 à la Quinzaine des réalisateurs), déjà sujet à des rétrospectives (Vienne, puis La Rochelle cette année), ses films pourtant ne sortent pas en salles chez nous.

Denis Côté a cela de singulier qu'il ne se laisse pas piéger par une sorte de pose auteur qui le tiendrait sous le joug d'une pure contemplation. Chacun de ses films, les plus explosifs (*Carcasses*, 2009), comme les plus scénarisés (*Elle veut le chaos*, 2008), disent quelque chose de nous aujourd'hui, et d'une certaine difficulté pour une génération qui a entre 30 et 45 piges d'être au monde. C'est dur, violent, désordonné, mais pas forcément triste.

Bowling. On ne voit pas pourquoi ces instantanés punks seraient réservés aux seuls festivaliers accrédités, alors qu'il sort vingt films par semaine en France, dont les deux tiers n'ont pas l'importance de ce que fait ce type de 37 ans couvert de tatouages de la tête aux pieds, ancien (très bon) critique de cinéma, adorateur de Fassbinder, Pialat et Jia

Zhangke. Et pitié qu'on nous épargne les vanes foireuses sur l'accent Céline Dion, sinon il va encore falloir actionner la machine à baffes.

Donc *Curling*, son sixième film, est le premier Denis Côté à sortir ici. C'est précisément celui où s'équilibrent le mieux ses accents formalistes et son plaisir à raconter une histoire. Dans *Curling*, il y a une grande route neigeuse, un hôtel vide, une fille de 12 ans qu'on a oublié d'envoyer à l'école et un père qui se tient à côté d'elle comme terrorisé par l'existence en général. Il y a le froid et le bowling, la neige et l'envie que quelque chose de bien arrive à ces deux-là. Sauf que la vie avance, dégèle tout sur son passage et fait ressurgir ce que la surface de glace espérait recouvrir.

Zones d'ombre. *Curling* progresse un peu comme si quelqu'un avait dévoré un polar, en avait laissé la carcasse désossée, et que passant derrière ça, Denis Côté en avait ramassé les ossements, s'était curé les dents avec, puis avait commencé à réécrire toute cette foutue histoire, en ne cherchant pas à combler les parties vides, les zones d'ombre. «*Comme dans la Nuit du chasseur, j'aime bien l'idée de ces enfants bien élevés, trop bien surveillés qui finissent malgré eux par découvrir l'horreur*», dit-il. A l'image, le travail hallucinant de Josée Deshaies (chef opérateur de *l'Apollonide*, de Bertrand Bonello) finit d'élever *Curling* au rang des bijoux vus cette année. Saisissant.

PHILIPPE AZOURY

Deux êtres solitaires dans la froidure de l'hiver

► **Prix de la mise en scène et prix d'interprétation au Festival de Locarno, le film de Denis Côté offre un nouvel aperçu du cinéma québécois.**

CURLING ***
de Denis Côté
Film canadien, 1 h 32.

Au milieu de nulle part, au cœur du Québec, dans la raideur givrée de l'hiver, deux êtres, à l'écart du monde, dérivent sans bruit, ni gêner personne. Un père et sa fille adolescente. Jean-François Sauvageau, homme à tout faire qui vivote de petits boulots, couve Julyvonne, en la maintenant confinée dans leur maison triste, sur le bord d'une route aussi désolée que leur existence. Rien ne semble les atteindre. Ils sont refermés sur leur routine, sans relief, dans la lumière lugubre de leur intérieur.

Jean-François assure de menues tâches dans un bowling désuet où il côtoie un patron un peu sadique mais secrètement attentif et une caissière punk au doux regard. Il nettoie aussi les chambres d'un motel sordide dont les gérants sont

presque bienveillants à son égard. Et entre, un peu par hasard, sur une piste de curling où il entrevoit ce que pourrait être sa vie, s'il se mêlait aux autres, suivant la glissade, lente et chorégraphiée, du lourd palet en forme de bouilloire. Un soir de fatigue, sur une route verglacée, fouetée par le blizzard, il fait une mauvaise rencontre. De son côté,

Denis Côté nous installe dans une étrange rêverie.

Julyvonne qui s'est aventurée au-delà de la maison, a fait une découverte macabre qui transforme son regard, trop longtemps limité.

Denis Côté est un cas à part dans le cinéma québécois. L'un des metteurs en scène les plus excitants de sa génération. Cinéphile, journaliste, critique de cinéma, venu sur le tard à la réalisation, il a tout de suite affirmé un style et imposé un point de vue. *Les États nordiques*, *Nos vies privées*, *Elle veut le chaos*, *Carcasses*, *Curling* : ses films s'attachent à la trajectoire de personnages décalés, dans les marges. Adeptes du plan-séquence,

du hors-champ et des zones d'ombre, réfractaire à tout ce qui illustre ou souligne une situation, Denis Côté laisse l'imaginaire du spectateur s'égarer sans se perdre tout à fait, porté par une poésie insolite et déroutante, matinée d'humour. Dans ce flou travaillé où les dialogues ne sont que des ponctuations, Denis Côté compose, avec minutie, des situations vagues. Tourné dans la froidure de l'hiver qui donne une couleur particulière de « poudrerie » (de neige), un peu surannée, interprété par l'ex-

cellent Emmanuel Bilodeau et sa fille Philomène, avec des seconds rôles habilement dessinés, et des paysages que décape cette saison de dénuelement, *Curling* tranche sur la production courante. Denis Côté nous installe dans une étrange rêverie et un singulier plaisir de cinéma. On en redemande.

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

SUR WWW.LA-CROIX.COM
Retrouvez un entretien
avec le réalisateur Denis Côté.

LE MOT

Curling

Si les origines de ce sport consistant à faire glisser un palet de granit sur la glace – et à le placer au plus près d'une cible appelée « maison » – remontent à plus de cinq cents ans, celles du mot le désignant sont plus floues. On estime généralement, comme en atteste Le Petit Robert, que curling viendrait du verbe anglais *to curl* (enrouler), en référence à l'effet imprimé par les joueurs sur le palet et à la trajectoire de ce dernier. Mais on trouve aussi d'autres explications, selon lesquelles le mot viendrait en réalité du son produit par la pierre sur la glace, une sorte de grondement décrit par l'onomatopée « *curr* ».

Pierres toujours brûlantes en terre québécoise

Ce cinéma de l'intimisme prend le temps de construire ses portraits. Un film tout en nuances, singulier, pour spectateur attentif.

CURLING, de Denis Côté.
QUÉBEC. 1 H 32.

Le curling est un sport de pays froids qui a trouvé sa demeure au Canada. Il est pourtant ici peu pratiqué, disons en justification de titre. Pourtant, le film, lui, est profondément québécois, comme l'étaient les quatre réalisations précédentes de son auteur. Cela tient à une manière de prononcer les mots mais, plus profondément, à un état d'être, celui de Jean-Fran-

çois Sauvageau (Emmanuel Bilodeau, formidable), sans guère d'emploi et qui vit avec sa fille Julyvonne (Philomène Bilodeau, la fille non professionnelle de l'autre, qui assume ses quatorze ans) dans un village éloigné du monde au point que la police est soupçonneuse quand elle surprend le duo tentant de s'y rendre à pied. Il est vrai qu'il ne fait guère beau.

Nous voici dans un cinéma de la petite touche, de l'intimisme, qui prend le temps de

construire ses portraits. Cela pourrait sembler aisé puisque Jean-François est un être simple, même s'il a ses zones d'ombre. Les apparences sont trompeuses. Travailler ainsi la nuance requiert au contraire de la persévérance. Y compris dans le traitement de la fille, une sauvageonne qui n'a jamais fréquenté l'école et qui met longtemps pour que son grave problème de vue soit diagnostiqué.

Le film avait été découvert à Locarno en août 2010, d'où

il était reparti deux fois primé, pour lui-même et pour le comédien. Depuis, on a pu le voir dans une trentaine d'autres manifestations. C'est dire qu'il était temps qu'il rejoigne nos écrans. Comme le dit Emmanuel Bilodeau de son metteur en scène: « *C'est un réalisateur qui fait du cinéma qui n'est pas commun, mais singulier, pas toujours facile, qui ne donne pas au spectateur tout cuit dans le bec. C'est différent et d'avant-garde.* »



Christian Perreault

JEAN ROY Julyvonne (Philomène Bilodeau), une sauvageonne non scolarisée.



CURLING DE DENIS CÔTÉ

Peut-on épargner à sa progéniture le spectacle de la cruauté du monde ? Un père et sa fille de 12 ans vivent en vase clos dans un coin perdu du Québec. Surprotégée, l'enfant est tenue à distance de l'extérieur, dans un cocon de vide et d'ennui. Un jour, pourtant, lors d'une balade en forêt, elle découvre l'horreur. Et se mure dans le secret...

Curling échappe à toute morale comme à toute classification : faux thriller à la lisière du

fantastique, film intimiste avec des passages documentaires... Il faut accepter de s'y perdre et se laisser surprendre par les détours d'un récit atypique – l'horrible découverte de la fillette restera jusqu'au bout une énigme. Plutôt que de fournir des explications, factuelles ou psychologiques, le réalisateur préfère se concentrer sur l'intimité asphyxiante et fascinante du couple père-fille. Ces deux-là s'aiment bizarrement, anormalement, mais sûrement.

Un vrai charme émane de ce film sombre et curieusement

aveuglant, comme la neige omniprésente. Entre réalisme âpre et onirisme morbide se glissent quelques respirations inattendues : les scènes de curling, cette pétanque sur glace. En digne représentant de la Belle Province, le film vaut, enfin, par ses dialogues, délicieusement idiomatiques, dont cette réplique formidable : « *T'as pas d'char, t'as pas d'cellulaire, t'as pas de ti-vi, t'as pas de blonde... T'as pas d'fun !...* » **MATHILDE BLOTTIÈRE**

| Canada (1h32) | Scénario : D. Côté |
Avec Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc LaFortune.

Semaine du 26 octobre
au 1er novembre 2011



Curling de Denis Côté

Un huis clos mystérieux entre un père et sa fille,
par un passionnant et méconnu cinéaste québécois.

Depuis sa première apparition avec *Les Etats nordiques* (2005), le Québécois Denis Côté appartient à cette famille un peu ingrate des cinéastes de festivals, ceux dont on suit l'évolution au rythme des rencontres annuelles (à Cannes ou Locarno, où ses films ont souvent été montrés), avec qui l'on noue une relation lointaine, toujours menacée par l'oubli. Peut-être plus pour longtemps grâce à *Curling*, le premier de ses films distribué en salle, son plus accessible, qui résume et affine (sans les corrompre) les principaux motifs du cinéaste – à ce niveau, on peut parler d'obsession.

Le dispositif y est encore minimal, proche de l'installation à ciel ouvert, l'histoire évasive, l'atmosphère apocalyptique (le rire, certes permis, est toujours angoissé)... Mais on retrouve surtout ces personnages de freaks ordinaires, ces marginaux déclassés, souvent à l'extrême limite du déséquilibre mental, qui donnent au cinéma de Denis Côté son étrangeté – l'impression de naviguer dans un monde souterrain, loin des hommes.

Dans *Curling*, ce sont un père (l'impressionnant Emmanuel Bilodeau) et sa fille qui vivent reclus au fin fond d'un bled paumé du Canada, isolés de tout, encerclés par la neige. On comprend très rapidement qu'un amour dévient lie

les deux personnages ; un amour fait d'interdits et d'ambiguïtés que le film ne cherchera jamais à lever. Le père enferme sa fille dans la solitude, lui refuse le moindre contact social, ordonne sa vie en fonction de ses propres angoisses mais on ne saura jamais les désirs qui le motivent, le fin mot de l'histoire.

Le film joue habilement de ce suspense morbide, déclinant la double personnalité de cette figure paternelle, ce monstre "aux yeux tristes", dans des séquences terrifiantes : une chambre maculée de sang après son passage, des affrontements tendus avec la police... Ce qui n'est pas dit (les désirs coupables ?) passe par un réseau de signes mystérieux, une suite de fausses pistes qui mènent le film sur le terrain du thriller enneigé (*Fargo* à l'horizon).

Mais comme dans l'inédit *Nos vies privées* (où un couple affrontait une sorte de créature mythologique), Denis Côté opère de brusques trouées fantastiques (un tigre qui apparaît, des cadavres qui sortent de terre), ajoutant un peu de trouble au film. S'il abuse parfois de ces effets (de longs plans-séquences édifiants, un symbolisme parfois accessoire), *Curling* reste une expérience, fascinante, un film hanté par le doute et la culpabilité. **Romain Blondeau**

Curling de Denis Côté, avec Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc LaFortune (Can., 2010, 1h32)

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Semaine du 26 octobre 2011

Curling

Dans le froid du Grand Nord québécois, un père vit seul avec sa fille, qu'il refuse de scolariser. Cet homme, timide, noué de l'intérieur, tient grâce à des petits boulots, de motel en bowling, en la laissant seule à la maison toute la journée. Mais c'est lui qui finit par fuguer...

Sur cet étrange attelage, formidablement joué par un vrai père et sa fille dans la vie (Emmanuel et Philomène Bilodeau), l'inventif Denis Côté réalise un très joli film, pensif et touchant, grave et drôle.

Consacré à ce couple « *doucement en dehors du monde* », son film fait alternativement froid dans le dos avec tant de solitude et de désespoir, et réchauffe le cœur par sa tendresse retrouvée et la verdure de la langue québécoise. Une rasade de délicatesse d'âme dans un monde de brutes ! – **D. F.**



Curling de Denis Côté

Au bord du monde

par FLORENCE MAILLARD

inquième long métrage du Québécois Denis Côté (cf. Cahiers n° 659), *Curling* est le premier à sortir en France. Il ausculte deux univers, celui d'une province canadienne solée et celui de deux âmes qui la peuvent, sans insister sur le caractère spectaculaire de paysages enneigés, mais plutôt sur l'enfouissement, l'engourdissement et la réclusion de personnages dont le mode de vie semble pris dans les glaces.

Dans un village perdu, un père maintient sa fille de 12 ans dans une relative ignorance du monde : pas d'école, pas d'amis, de rares sorties au bowling où il ravaille. Parfois, ils passent un disque dans la soirée, le plus souvent Julyvonne est envoyée au lit tôt – roulée dans les couvertures, elle guette un peu de mouvement par sa porte entrouverte. La première réussite de *Curling* est dans sa représentation sans excès d'une vie craintive et trop rangée, la soumission tranquille de Julyvonne qui abrite derrière ses

lunettes un regard à l'expression vague, comme une conscience non encore éclosée, les peurs et les stratégies de fuite d'un homme qui compose difficilement avec le monde extérieur, la douceur empoisonnée d'un foyer. Il fallait une certaine finesse et une juste empathie pour ne pas faire de ces deux-là des *freaks* mais des personnages émouvants, et suggérer un nœud plus délicat et plus douloureux.

Un enjeu pour le film est sa capacité à transformer l'infime et l'insignifiant en appels confus de l'extérieur, avant même que l'irruption d'une violence sourde et d'événements sinistres et inexplicables n'achève de secouer la torpeur des personnages. Observés de loin et à couvert, de minuscules événements prennent la signification cryptée qu'ils auraient dans un film de fiction. Côté fait sourdre l'étrange par de très petits détails quotidiens ou par le surgissement inattendu d'un merveilleux presque tangible (le face-à-face avec un tigre, à l'hyperréalisme ambigu). Avidée de « regarder le

fait ainsi à son père de timides requêtes, désarmantes, auxquelles il consent d'ailleurs souvent, mais avec retard), Julyvonne est d'abord observatrice, avant de s'aventurer progressivement, seule, à l'extérieur. Julyvonne est la fille lointaine des princesses enfermées dans les donjons des contes de fées, et *Curling*, sans jamais se départir d'une tonalité somme toute réaliste, possède bien une atmosphère de conte, avec ses monstres et ses épreuves, son initiation par le détour de l'horreur.

Le père, lui, est confronté à d'autres découvertes macabres, dans un récit troué qui laisse planer un temps le doute sur le fait qu'il puisse ou pas être l'auteur de crimes violents, mais le montre plutôt désemparé, incapable d'agir. Ce deuxième niveau de fiction mêlé à la description de l'intimité du père et de sa fille n'est peut-être pas le meilleur du film. L'évolution du personnage semble un peu artificiellement liée à ces événements, et *Curling* a quelque chose de très composé, d'assez sagement appliqué, dont ce flirt contrôlé avec le genre, qui trouve vite sa limite, serait la marque la plus évidente.

Le salut passe plus sûrement par les autres – car la situation limite de ce couple père-fille n'échappe à personne : un rendez-vous au parloir d'une prison avec la mère de Julyvonne où l'éducation prodiguée par le père se trouve brutalement mise en accusation, une nouvelle collègue au bowling qui cherche à se rapprocher de la jeune fille... Le film balance habilement entre un isolement manifeste de ses protagonistes, et la suggestion toujours surprenante qu'autour d'eux une vie insoupçonnable suit son cours – n'ont-ils pas des voisins ? La fête du bowling ne bat-elle pas son plein ? – qui éclaire la part subjective, malade de cet enfermement. Au final, c'est par l'entrelacement de ces multiples niveaux d'écriture et la charge ambiguë des plans que le film, même mineur, dépose son empreinte délicate, jusqu'à une fin simple et bouleversante qui fait de l'hiver, enfin, un terrain de jeu. ■

CURLING

Canada, 2010

Réalisation, scénario : Denis Côté

Image : Josée Deshaies

Interprétation : Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc LaFortune, Sophie Desmarais

Distribution : Capricci

Durée : 1 h 32

Sortie : 26 octobre

Curling

Canadien, de Denis Côté, avec Emmanuel Bilodeau, Philomène Bilodeau, Roc Lafortune, Sophie Desmarais.

En 2009, le réalisateur québécois signait un documentaire fantasque, *Carcasses*, dont le personnage principal était un ferrailleur déplaçant jusqu'à l'absurde les rebuts de notre société de consommation.

Tout aussi étrange est le duo de *Curling*. Un père isolé, Jean-François Sauvageau, homme à tout faire dans un bowling déclassé, tente de garder sa fille sous sa coupe. Julyvonne est ainsi confinée dans une modeste maison bordant une route rectiligne, privée de mère, d'amis et de scolarité. Quelques échappées dans un bois proche et la voilà confrontée à des cadavres saisis par l'hiver canadien.



Le père aura à son tour l'occasion d'approcher la mort à proximité de leur domicile. Ces deux expériences singulières donnent lieu à des réactions inattendues, dépourvues de mots, intériorisées à l'extrême. La double bizarrerie, à la fois scénaristique et psychologique, en vertu de laquelle personne ne semble étonné de découvrir des macchabées oubliés de tous, provoque une certaine irritation que le film prend en charge avec un brin d'humour. Le raisonnable semble figé, ouaté, saisi par une nature blanche et noire qui fait sensation. La psychologie n'est qu'une terre lointaine, l'espace est composé d'humours et d'ambiances déroutantes, douloureusement caustiques. Une expérience de cinéma aux confins de l'aridité.

V. T.

► Une adolescente solitaire, un père démissionnaire, un tigre en plein air, des cadavres recouverts de neige et le curling. Tel est le programme de ce film insolite, traçant dans la neige mélancolique des rêves étouffés et des horizons sociaux bouchés, un chemin accidenté, déroutant et intrigant. Où se répondent avec une belle synergie poétique et absurde le récit initiatique, le polar, la réflexion sociale et, en contrepoint quasi



subliminal, un soupçon de douce ironie. Un jeu de piste narratif atypique, optimisé par une mise en scène sans cesse innovante. ■ **X.L.**

De Denis Côté • Avec Emmanuel et Philomène Bilodeau • 1 h 32 • 26 octobre